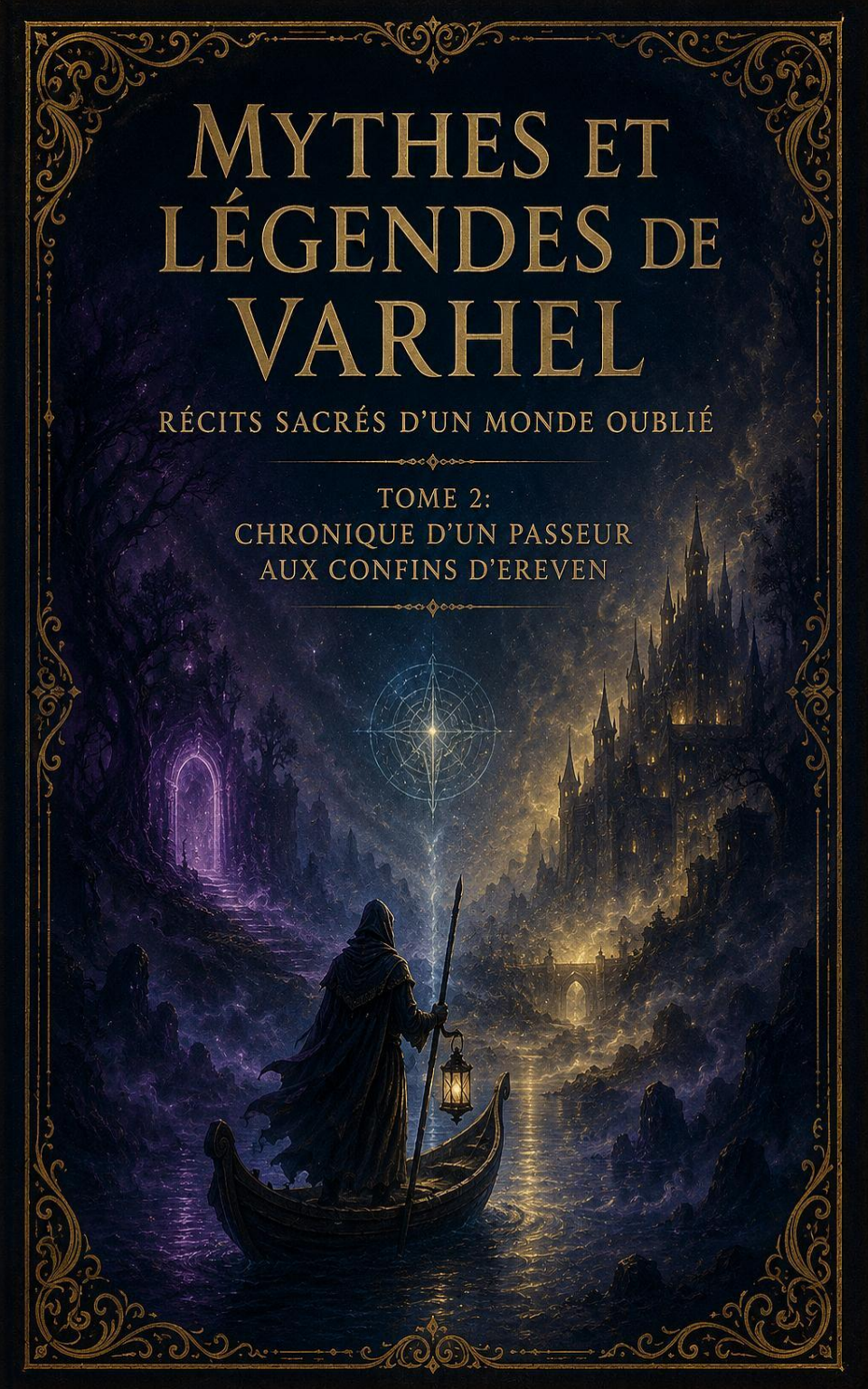
MYTHES ET LÉGENDES DE VARHEL

RÉCITS SACRÉS D'UN MONDE OUBLIÉ

TOME 2:
CHRONIQUE D'UN PASSEUR
AUX CONFINS D'EREVEN



FABYAN CHAUVEAU

MYTHES ET LEGENDES DE VARHEL : RECITS SACRE D'UN MONDE OUBLIÉ

TOME 2 : CHRONIQUE D'UN PASSEUR AUX CONFINS D'EREVEN

Foubz

First published by Fabyan Chauveau 2026

Copyright © 2026 by Fabyan Chauveau

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored, or transmitted in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording, scanning, or otherwise without written permission from the publisher. It is illegal to copy this book, post it to a website, or distribute it by any other means without permission.

This novel is entirely a work of fiction. The names, characters, and incidents portrayed in it are the work of the author's imagination. Any resemblance to actual persons, living or dead, events, or localities is entirely coincidental.

Fabyan Chauveau asserts the moral right to be identified as the author of this work.

First edition

This book was professionally typeset on Reedsy.
Find out more at reedsy.com

Table des matières

I CYCLE I : KAEL DORN.

1 PROLOGUE 3
2 CHAPITRE I : LE PASSEUR. 5
3 CHAPITRE II : CE QU'ON NE PEUT PAS RENDRE. 16
4 ÉPILOGUE : CE QUE LE FIL RETIENT. 23

II CYCLE II : CE QUE LE DRAGON SAIT.

5 PROLOGUE : 29
6 CHAPITRE III : LA MISSION. 31
7 CHAPITRE IV : CE QUE LE DRAGON SAIT. 38
CE QUE LE DRAGON SAIT 38
8 CHAPITRE V : CE QU'IL RESTE. 44
9 ÉPILOGUE : CE QUE LE DRAGON SAIT : 46

III CYCLE III :CE QUE LES GLYPHES ÉCRIVENT.

10 PROLOGUE. 51
11 CHAPITRE VI : LA ROUTE DES TROIS PONTS : 53
12 CHAPITRE VII : VELMIRA. 55
13 CHAPITRE VIII : LA RENCONTRE. 61

14 CHAPITRE IX : LE NOM DERRIÈRE. 67
15 ÉPILOGUE : CE QU'ON TIENT ENSSEMBLE. 70

I

CYCLE I : KAEL DORN.

1

PROLOGUE

Chronique d'un Passeur aux confins d'Ereven.

« Tharanor, que le fil t'emporte. » Adieu mystique en Elenthaé.

Ce que les villages oublient.

Il y a une façon particulière dont un village meurt quand ce n'est pas la guerre qui le tue.

Pas d'incendie. Pas de sang sur les pavés. Pas de ruines fumantes que les voyageurs peuvent pointer du doigt en disant voilà ce qui s'est passé ici. Juste un effacement progressif, presque doux, comme une aquarelle laissée sous la pluie. Les couleurs s'écoulent. Les contours se perdent. Et quand on cherche ce qui restait, on ne trouve plus que du papier mouillé.

Le village de Thal-Orvën, aux confins orientaux d'Ereven, mourait de cette façon-là.

Personne ne le savait encore. C'est toujours ainsi que ça commence, personne ne le sait encore, et le moment où tout le monde le comprend est toujours, déjà, trop tard.

Les habitants de Thal-Orvën avaient commencé par oublier

des petites choses. Le prénom de l'enfant du voisin. La date d'un anniversaire. Le nom d'un chien mort l'hiver dernier. Des oublis ordinaires, du genre que chacun range sous la rubrique je vieillis ou j'ai trop à penser. Personne n'avait fait le lien. Personne n'avait remarqué que les mêmes oublis touchaient tout le monde en même temps, que les trous dans les mémoires individuelles avaient exactement la même forme, comme si quelque chose de précis et de méthodique avait décidé ce qui devait disparaître en premier.

Puis les oublis s'étaient approfondis.

Une femme ne reconnut plus sa sœur un matin, au marché. Pas parce qu'elle avait changé, parce que le souvenir de son visage avait disparu pendant la nuit, proprement, sans laisser de trace de son absence. Un homme se réveilla incapable de se rappeler pourquoi il s'était marié, bien qu'il sût encore parfaitement avec qui. Un enfant oublia le mot pour désigner sa mère, pas maman spécifiquement, mais le concept entier, le fait qu'il existait un être dans le monde qui occupait cette fonction dans sa vie.

L'enfant continuait de vivre avec elle. Il continuait de manger à sa table, de dormir sous son toit. Il ne savait plus ce qu'elle était pour lui.

C'est ce rapport-là, trois lignes griffonnées par un prêtre d'Élarion en transit, envoyé à la Maison des Passeurs d'Avarion comme une curiosité administrative plutôt qu'une urgence, qui parvint aux mains de Kael Dorn.

Et Kael Dorn fit ses bagages.

2

CHAPITRE I : LE PASSEUR.

Kael Dorn avait quarante-deux ans, une cicatrice en diagonale sur la pommette gauche dont il ne se souvenait plus de l'origine, et la réputation d'être le passeur le plus efficace de la Maison d'Avarion, ce qui, dans le langage de la Maison, voulait dire qu'il revenait toujours de ses missions, contrairement à certains de ses collègues, et qu'il ne posait jamais de questions inutiles.

Cette réputation lui avait valu beaucoup de missions que personne d'autre ne voulait.

Il n'était pas particulièrement grand, ni particulièrement impressionnant. Il portait le manteau des Passeurs, gris anthracite, capuche large, sans ornement, mais le portait avec la désinvolture de quelqu'un qui a depuis longtemps cessé de considérer ses vêtements comme un symbole et les traite simplement comme ce qu'ils sont : du tissu qui tient chaud. Le symbole des Passeurs, le pont courbé entre deux lunes, était tatoué sur sa paume gauche, comme chez tous les initiés ayant survécu à l'Ëlin'Sarën. Sur sa paume droite, il avait une deuxième marque, non officielle : un nœud simple, tracé à l'encre noire par lui-même, la nuit où il avait compris que

son travail consistait moins à guider les morts qu'à retenir les vivants au bord.

Il voyageait seul. Il avait toujours voyagé seul. Non par préférence particulière pour la solitude, il aimait la compagnie, les conversations de taverne, les histoires que les inconnus racontaient quand on leur offrait un verre, mais parce que son travail demandait une mobilité que les équipes compliquaient, et parce que, au fil des années, il avait remarqué que les créatures du Tissu réagissaient différemment à un seul être qu'à un groupe. Une seule présence pouvait parfois passer inaperçue. Un groupe était toujours une déclaration.

Il quitta Avarion par la porte est, à l'aube, sans prévenir personne de son itinéraire exact. C'était une autre de ses habitudes, les itinéraires partagés avaient tendance à attirer des gens qui voulaient se joindre à lui, et les gens qui voulaient se joindre à lui avaient tendance à finir blessés.

La route vers Thal-Orvën était longue. Trois jours à pied si le temps le permettait, quatre si les plaines orientales étaient dans un de leurs humeurs automnales, ce vent latéral qui ne vous renverse pas mais vous ralentit assez pour que vous arriviez au soir convaincu d'avoir travaillé le double.

Kael marcha.

Il marcha en pensant au rapport du prêtre d'Élarion. Oublis progressifs, tous de même nature, touchant l'ensemble de la population simultanément. Il avait vu des malédictions. Des maladies de mémoire. Des zones du Tissu tellement endommagées que les gens qui y vivaient perdaient des fragments de conscience sans comprendre pourquoi. Mais ce que décrivait le rapport avait quelque chose de plus précis que tout cela. Quelque chose qui sélectionnait, qui choisissait ce qu'il prenait, qui évoluait selon une logique.

Les maladies n'avaient pas de logique. Les malédictions avaient une cible, une forme fixe. Ce que décrivait le rapport avait l'air de croître, comme un organisme vivant qui apprend à se nourrir efficacement.

Il connaissait ce mot-là : croître. Il connaissait les créatures auxquelles on l'appliquait.

Il espérait se tromper.

En général, quand Kael Dorn espérait se tromper, il ne se trompait pas.

Il arriva au village le quatrième jour, en fin d'après-midi, sous un ciel de nuages bas qui avaient la couleur et la texture du vieux linge.

Thal-Orvën était un village ordinaire d'Ereven, une centaine de maisons en pierre grise et bois brun, un marché central, un temple d'Élarion dont la flèche penchait légèrement vers l'est depuis un tremblement de terre vieux de vingt ans, une fontaine au centre de la place principale dont l'eau avait la réputation d'être particulièrement froide. Le genre d'endroit qui n'apparaissait sur les cartes que comme un point entre deux endroits plus importants.

Le genre d'endroit que personne ne remarquait jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

La première chose que Kael remarqua en entrant dans le village fut le silence. Pas une absence de bruit, les bruits étaient là, les voix, les pas, le craquement d'une charrue sur les pavés, mais un silence dans ces bruits. Une façon qu'avaient les habitants de ne pas tout à fait se parler, de se frôler sans se toucher, de partager un espace sans vraiment l'occuper ensemble.

Il s'installa à l'auberge, une salle commune avec quatre tables et une cheminée que la patronne alimentait avec la régularité mécanique de quelqu'un qui fait une chose parce qu'elle l'a

toujours faite et non parce qu'elle y pense.

La patronne s'appelait Mira. Elle avait la cinquantaine, des mains fortes de femme habituée au travail physique, et des yeux qui regardaient Kael sans vraiment le voir, pas par hostilité, mais avec cette légère déconnexion qu'il avait appris à reconnaître. Le regard de quelqu'un dont la mémoire a commencé à se dérober.

— Vous venez pour quoi ? demanda-t-elle en posant devant lui une assiette de ragoût et un quart de pain.

— Je passe, dit Kael. C'était techniquement vrai. Les Passeurs passaient toujours. C'était leur fonction.

Mira hocha la tête avec le détachement de celle qui s'était habituée à ce que les questions n'aient pas vraiment de réponses.

— Il y a eu d'autres voyageurs récemment ? demanda Kael.

— Il y en a toujours. Ils passent., Elle haussa les épaules., Personne ne s'arrête longtemps.

— Pourquoi ?

Un silence. Pas le silence de quelqu'un qui cherche ses mots, le silence de quelqu'un qui cherche le souvenir d'une raison et ne le trouve pas exactement là où elle devrait être.

— Je ne sais pas, dit-elle finalement. Ils repartent.

Kael mangea son ragoût en observant les deux autres clients de la salle, un homme d'âge moyen qui regardait son bol avec l'air de quelqu'un essayant de se rappeler pourquoi il était là, et un adolescent qui bougeait les lèvres silencieusement, comme s'il répétait quelque chose de peur de l'oublier.

Après dîner, il sortit marcher.

Le village s'endormait tôt. Les lumières aux fenêtres s'éteignaient une à une avec la résignation tranquille des gens qui n'ont plus beaucoup de raisons de veiller. Kael marcha jusqu'aux confins orientaux, là où les dernières maisons cédaient la place aux champs, et les champs à une lisière de forêt ancienne que la

carte désignait simplement comme Le Bord.

Il s'arrêta à la lisière.

Il n'avait pas besoin de regarder longtemps. La marque du Nœud Noir était là, visible pour qui savait la chercher, une légère déformation de l'air, comme une chaleur qui se lèverait du sol par temps froid, mais dans le sens inverse, comme si quelque chose absorbait la chaleur plutôt qu'en émettre. Les arbres à la lisière avaient des branches légèrement plus ternes que les arbres plus loin dans la forêt. Pas mortes. Ternes. Comme si quelque chose en amont de leur sève leur retirait quelque chose d'imperceptible, régulièrement, depuis longtemps.

Kael resta immobile un long moment.

Il sentit la présence du Nœud Noir comme on sent quelque chose dans le dos, non pas par la vue ou l'ouïe, mais par cette partie du système nerveux qui existe précisément pour détecter ce que les autres sens ratent. Une pression légère dans le Tissu. Un poids qui n'était pas là hier et qui serait un peu plus lourd demain.

Le Nhôvrax avait eu le temps de croître. Il était vieux, maintenant. Plus vieux qu'il ne l'avait espéré.

Kael posa sa main droite, celle du nœud tatoué, contre le tronc d'un arbre de lisière. Il ferma les yeux. Par la paume de la main, par ce sens particulier que l'Ëlin'Sarën lui avait ouvert, il essaya de mesurer l'étendue de la contamination.

Elle était plus large qu'il ne le pensait.

Il rouvrit les yeux, retira sa main, et dit tout bas, en Elenthaé :

"Thymir el-vaëla."

Le silence de l'âme. Pas une prière. Juste une reconnaissance de la situation. Une façon de dire : je vois ce que c'est, et je suis encore là.

Il retourna à l'auberge, s'allongea sur sa paillasse, et ne dormit

pas de la nuit.

Le lendemain matin, Kael commença par parler aux gens.

C'était la partie de son travail qu'il préférait et qu'il redoutait en même temps, préférait, parce que les gens contenaient toujours des informations que les rapports officiels ne capturaient pas ; redoutait, parce que dans les situations comme celle-ci, parler aux gens consistait à mesurer l'étendue de ce qu'ils avaient perdu, et certaines pertes étaient difficiles à regarder en face.

Il commença par le forgeron, un homme trapu d'une cinquantaine d'années nommé Harven, dont la forge était la seule chose dans Thal-Orvën qui semblait encore fonctionner avec une énergie normale. Le métal avait une mémoire différente de celle des humains. Plus difficile à voler.

— Depuis quand est-ce que ça dure ? demanda Kael en regardant Harven travailler.

Harven ne leva pas les yeux de son enclume.

— Depuis quand dure quoi ?

— Les oublis.

Un silence. Harven frappa deux fois, laissa la pièce refroidir légèrement.

— Mon fils m'a demandé il y a trois semaines comment je m'appelais., Il dit ça à voix plate, sans inflexion, comme quelqu'un qui a eu le temps d'absorber la phrase et de décider de ne pas la laisser le détruire., Il me connaît depuis qu'il est né. Il savait. Il avait juste… oublié. Pendant une journée. Le lendemain ça lui était revenu.

— Ça lui est revenu entièrement ?

Harven hésita.

— Il sait mon nom. Mais quand il me regarde, des fois, il y a quelque chose qui…, Il chercha ses mots, ne les trouva pas,

reprit son marteau., Il me regarde comme si j'étais quelqu'un qu'il reconnaît sans savoir pourquoi.

Kael hocha la tête. Il avait une liste dans sa tête, pas écrite, jamais écrite, parce que les listes de ce genre avaient tendance à attirer l'attention des mauvaises choses si elles étaient couchées sur papier. Une liste des questions auxquelles il avait maintenant des réponses, et de celles qui restaient ouvertes.

Le Nhôvrax ne prenait pas les souvenirs au hasard. Il prenait les souvenirs de liens, les mémoires affectives, les reconnaissances, les fils qui reliaient les gens les uns aux autres. Il laissait intact le reste : les compétences, les habitudes, les informations pratiques. Harven savait encore forger. Sa femme savait encore cuisiner. L'enfant savait encore additionner.

Mais les liens se défaisaient, l'un après l'autre, avec la régularité méticuleuse d'un artisan qui démonte une tapisserie fil à fil.

C'était plus intelligent que la plupart des Nhôvrax que Kael avait rencontrés. Beaucoup plus intelligent. Ce qui signifiait qu'il était très vieux, ou qu'il avait eu accès à des mémoires particulièrement riches depuis longtemps, ou les deux.

— Est-ce qu'il y a eu des disparitions ? demanda Kael. Des gens qui sont partis dans la forêt et qui ne sont pas revenus ?

Harven posa son marteau.

— Deux. Au début de l'automne., Il fronça les sourcils, comme s'il essayait de se rappeler quelque chose de précis et que ça glissait., Je ne me souviens plus de leurs noms.

Il dit ça avec une honte tranquille, la honte de quelqu'un qui sait que ne pas se souvenir d'un nom n'est pas une faute morale, mais qui le ressent comme telle quand même.

— C'est normal, dit Kael doucement. Ce n'est pas toi.

Harven le regarda pour la première fois depuis le début de

la conversation, vraiment le regarda, avec la curiosité directe de quelqu'un qui évalue si on lui dit la vérité ou ce qu'il veut entendre.

— Qu'est-ce que c'est ?

Kael réfléchit. La vérité, avec les Passeurs, était un engagement. On ne pouvait pas mentir en Elenthaé, et si Kael ne parlait pas la langue sacrée dans ses conversations quotidiennes, il en avait adopté le principe comme règle de vie.

— C'est une créature, dit-il. Elle se nourrit de mémoire. La vôtre, celle de vos voisins. Elle est installée dans la forêt depuis suffisamment longtemps pour avoir grossi.

— Est-ce qu'on peut la tuer ?

— Pas avec une épée.

— Avec quoi alors ?

Kael ne répondit pas tout de suite. Il regarda la forge, les braises, la pièce de métal à moitié formée sur l'enclume.

— Il faut lui rendre ce qu'elle a pris indigeste, dit-il finalement. Les Nhôvrax se nourrissent de mémoires fragmentées, de souvenirs sans ancrage. Ils ne peuvent pas digérer les vérités complètes, les souvenirs qui ont un début, un milieu et une fin, qui sont rattachés à quelqu'un qui les revendique pleinement., Il marqua une pause., Je vais avoir besoin que vos gens se souviennent. Aussi fort qu'ils peuvent.

Harven le regarda avec l'expression de quelqu'un à qui on vient de dire que le remède à une maladie qui lui fait oublier est de se souvenir.

— C'est une mauvaise blague.

— Je sais.

Cette nuit-là, Kael entra dans la forêt seul.

Il avait demandé à Mira de l'auberge une lanterne, une vraie, avec une flamme, pas une de ces lanternes à pierre-lumière

d'Avarion qui produisaient une clarté froide et régulière. Il voulait une flamme parce que les flammes vacillaient, et un Passeur apprenait à lire les vacillements comme d'autres lisaient les cartes.

La forêt aux confins de Thal-Orvën était une forêt ordinaire, pas la forêt consciente de Heelean, pas la brume guidée de Milrae. Juste une forêt d'Ereven, avec des arbres anciens et des racines qui cherchaient l'eau et des animaux nocturnes qui faisaient leur vie dans l'indifférence totale aux drames cosmiques des créatures plus complexes.

Mais une forêt ordinaire avec un Nœud Noir dedans n'était plus tout à fait ordinaire.

Kael le sentit dès les premiers pas sous les arbres. L'air avait changé, pas de façon dramatique, pas le froid spectaculaire des films de fantômes que les bardes d'Ereven affectionnaient. Juste une légère qualité différente, comme si l'air avait été respiré trop de fois, comme si quelque chose dans ce bois absorbait une partie de ce qu'on y apportait et ne le rendait pas.

Il marcha sans se presser. Les Passeurs apprenaient très tôt que se presser dans les espaces entre les mondes, et un bois habité par un Nœud Noir était un espace entre les mondes, d'une certaine façon, attirait l'attention de choses qui réagissaient au mouvement rapide.

Après une demi-heure de marche, la flamme de sa lanterne changea de comportement.

Elle ne vacilla pas. Elle se pencha, doucement, persistamment, vers la gauche, comme si quelque chose à gauche produisait un courant dans le Tissu assez fort pour affecter la flamme à travers le verre.

Kael se tourna vers la gauche.

Il le vit.

Le Nœud Noir était installé dans une clairière que les arbres avaient progressivement abandonnée, leurs branches s'écartaient de cet espace avec la discrétion prudente de voisins qui ont appris à ne pas regarder chez le mauvais voisin. La clairière elle-même avait environ dix mètres de diamètre, et au centre de cette clairière se tenait quelque chose.

Quelque chose est le seul mot approprié. Les Nœuds Noirs n'avaient pas de forme fixe, c'était précisément leur nature, mais celui-ci avait eu le temps de se stabiliser autour des mémoires qu'il avait accumulées, et il avait pris la forme d'une masse sombre, dense, d'environ deux mètres de hauteur, dont la surface n'était pas exactement solide ni exactement liquide. Elle ondulait légèrement, avec le rythme lent et régulier de quelque chose qui respire et digère en même temps.

Kael s'arrêta à la lisière de la clairière.

Le Nœud Noir l'avait déjà remarqué. Kael le sut parce que l'ondulation de sa surface changea de rythme, s'accéléra légèrement, le genre d'accélération qu'on pouvait associer à l'attention, ou à l'appétit.

— Je sais ce que tu es, dit Kael à voix haute. En Elenthaé, parce que les Nhôvrax anciens reconnaissaient la langue, ils en avaient absorbé trop de fragments pour ne pas la sentir.

La surface du Nœud se tendit légèrement, comme une peau.

— Et tu sais ce que je suis.

L'ondulation continua. Ni confirmation ni déni. Mais l'accélération s'était calmée.

Kael posa sa lanterne par terre, s'accroupit, et dit, très doucement :

— Montre-moi ce que tu as pris.

C'était une technique vieille comme la Maison des Passeurs, et dangereuse à proportion de son efficacité. Un Nœud Noir qui

avait accumulé suffisamment de mémoires pour devenir stable les portait en lui comme une archive, et si on lui demandait de les montrer, parfois, par quelque chose qui ressemblait à de la fierté ou à de la nostalgie ou simplement à la satisfaction de l'organisation, il les montrait.

La surface du Nœud se mit à changer.

Des images, d'abord floues, puis plus nettes, émergèrent de sa masse sombre comme des bulles remontant d'une eau profonde. Kael les regarda, les yeux à demi fermés, en se blindant soigneusement contre l'envie de les vivre, parce que les mémoires extraites d'un Nœud Noir étaient contagieuses si on les regardait trop longuement, et qu'un Passeur contaminé par les souvenirs des autres était un Passeur qui ne pouvait plus distinguer son propre fil de celui qu'il était censé suivre.

Il vit Harven et son fils, une scène de forge, un rire partagé.

Il vit Mira et une femme plus jeune, une sœur, sans doute, préparant du pain ensemble dans une cuisine d'été.

Il vit l'enfant qui avait oublié le mot pour mère, et la façon dont il regardait sa mère avant l'oubli, avec cette dévotion absolue et inconsciente que les enfants portent avant d'apprendre à la modérer.

Il vit les deux disparus, maintenant, il avait leurs visages. Un homme aux cheveux gris et une femme jeune, qui avaient dû entrer dans la forêt pour des raisons que les souvenirs ne précisaient pas, et qui avaient été absorbés entièrement, pas seulement leurs mémoires mais leur substance, quand le Nœud était encore assez jeune et assez affamé pour prendre les gens plutôt que simplement ce qu'ils se rappelaient.

Kael ferma les yeux pendant quelques secondes.

Quand il les rouvrit, il avait pris une décision.

3

CHAPITRE II : CE QU'ON NE PEUT PAS RENDRE.

Kael retourna au village au milieu de la nuit.

Il réveilla Harven en premier, un coup discret à la porte, le genre de coup qui disait c'est urgent mais pas une catastrophe immédiate. Harven ouvrit sans surprise, comme s'il attendait, comme si une partie de lui avait su que la conversation de la journée n'était pas terminée.

— J'ai besoin de rassembler les gens demain soir, dit Kael. Pas tout le monde. Ceux qui ont encore des souvenirs assez solides pour les partager. Des gens qui se souviennent clairement de quelqu'un qu'ils aiment.

Harven le regarda un long moment.

— Et ensuite ?

— Ensuite on lui donne à manger. Quelque chose qu'il ne peut pas digérer.

— C'est-à-dire ?

— Des vérités complètes. Des souvenirs revendiqués., Kael marqua une pause., Un Nhôvrax se nourrit de ce qui est fragmenté, de ce qui flotte sans ancrage. Il ne peut pas absorber ce

qu'on tient serré. Ce qu'on est prêt à défendre.

Harven resta silencieux un moment. Dans le silence, Kael entendit la maison respirer, le craquement du bois, le souffle lointain de quelqu'un qui dormait à l'étage.

— Mon fils, dit Harven. Il dort là-haut.

— Je sais.

— Si ça ne marche pas ?

Kael n'avait pas de réponse facile à cette question. Il aurait pu en inventer une, les Passeurs étaient formés, entre autres choses, à la rhétorique du réconfort. Il aurait pu dire ça marchera avec suffisamment de conviction pour que Harven y croie.

Il ne le fit pas.

— Si ça ne marche pas, dit-il, je resterai jusqu'à trouver autre chose., Il marqua une pause., Je ne repars pas d'un endroit sans avoir fait ce que je pouvais.

Harven hocha la tête.

— Je vais réveiller les voisins.

Le lendemain soir, ils étaient vingt-trois autour de la fontaine de la place principale, pas tous les habitants de Thal-Orvën, mais ceux que Harven avait jugés encore suffisamment ancrés pour participer. Des gens dont les yeux avaient encore cette qualité particulière de présence, qui regardaient les autres en les voyant vraiment plutôt qu'en les reconnaissant vaguement.

Kael les regarda s'installer, certains debout, certains assis sur le rebord de la fontaine, tous avec cette tension particulière des gens qui ont accepté de faire quelque chose qu'ils ne comprennent pas entièrement parce qu'ils n'ont pas d'autre option.

— Je vais vous demander quelque chose d'inhabituel, dit Kael. Pensez à quelqu'un. Quelqu'un que vous aimez ou que vous avez aimé. Un souvenir précis, pas une impression générale,

un moment. Une scène. Avec des détails.

Il laissa le silence s'installer.

— Gardez ce souvenir dans votre tête. Aussi clairement que vous pouvez. Et racontez-le. À voix haute, ou à voix basse, peu importe. Mais racontez-le. Donnez-lui un début et une fin.

Un homme âgé au fond du groupe dit, doucement :, Et ça va faire quoi ?

— Ça va nourrir le Tissu, dit Kael. Un Nhôvrax se dilue dans les vérités complètes. Chaque souvenir que vous revendiquez à voix haute est un fil qu'il ne peut plus prendre.

Harven fut le premier. Il dit, d'une voix qui cherchait à rester stable et y réussissait à peu près :

— Mon fils a six ans. On était dans la forge, un matin de printemps. Il avait voulu tenir le marteau. Il était beaucoup trop lourd pour lui. Il l'a levé quand même, des deux mains, avec une expression sur le visage…, Il s'arrêta., Il avait tellement envie que ça marche. Il a tenu le marteau pendant trois secondes avant de le lâcher, et ensuite il a ri. Il a ri d'une façon que je n'avais jamais entendue avant et que je n'ai jamais entendue depuis, le rire de quelqu'un qui vient d'apprendre quelque chose sur lui-même.

Silence. Puis Mira, debout légèrement à l'écart :

— Ma sœur. Elle s'appelle Loren. Elle vit à Velmira depuis dix ans. L'été de ses vingt ans, mon été de dix-sept ans, on a marché jusqu'au lac du Nord, deux jours de route. On a dormi à la belle étoile. Elle avait peur des insectes et elle ne voulait pas le dire, alors elle dormait la tête sous sa veste. Le matin du retour, elle a vu un cerf à cinq mètres de nous et elle a oublié d'avoir peur de quoi que ce soit d'autre pendant une heure entière.

Les voix montaient, l'une après l'autre, portant des histoires ordinaires avec la précision et le soin de gens qui comprennent

soudainement que l'ordinaire était, depuis le début, le plus précieux.

Kael les écoutait et ne les écoutait pas, il était attentif à autre chose, à la qualité de l'air autour d'eux, à la façon dont le Tissu répondait à l'accumulation de souvenirs revendiqués. Il sentait quelque chose se tendre, doucement, comme un filet qu'on tend entre deux rives.

Puis il sentit le Nœud Noir répondre.

Il vint de la forêt comme une vague basse.

Pas spectaculaire. Pas comme dans les légendes où les monstres arrivent en fracassant des arbres et en rugissant contre la lune. Il glissa sur le sol comme une ombre qui aurait oublié ce qui la projetait, une forme sombre, dense, qui ondulait légèrement et qui prenait, au bord de la place, des formes qui n'étaient pas tout à fait les siennes.

Kael vit les vingt-trois visages se tourner vers lui.

Il vit la peur. Bien sûr qu'il y avait de la peur, il y avait toujours de la peur face à quelque chose qui ressemblait à la fois à une créature et à une idée. Mais sous la peur, quelque chose d'autre : une détermination tranquille, la détermination de gens qui ont décidé que ce soir, ils tiennent.

— Continuez, dit Kael. Ne vous arrêtez pas.

Le Nhôvrax s'arrêta au bord de la place. Sa surface changeait rapidement maintenant, il cherchait une forme, cherchait quelque chose dans les mémoires ambiantes qui lui permettrait de devenir assez précis pour approcher. Kael vit des visages émerger de sa masse et se dissoudre, des visages reconnaissables, ceux des gens rassemblés, reflétés et déformés par ce que le Nœud avait stocké d'eux.

Il vit le fils de Harven, le visage de l'enfant, figé à six ans, tenant un marteau trop lourd.

Harven le vit aussi. Kael entendit sa respiration changer.

— Continue, dit Kael.

Harven dit, plus fort cette fois :

— Il s'appelle Daven. Il a douze ans maintenant. Il a appris à tenir le marteau. Il forge des petites choses, des agrafes, des crochets. Ce n'est pas très utile mais c'est le sien. Il m'a demandé la semaine dernière si un jour il pourrait forger une épée. Je lui ai dit qu'on commencerait par un couteau., Sa voix se brisa légèrement et se rétablit., Il m'a serré la main. Il avait les mains froides. Il a toujours les mains froides.

La forme du fils de Harven, dans la masse du Nœud Noir, se mit à trembler.

Elle trembla parce qu'elle était une copie, une mémoire sans ancrage, une image prélevée sur ce qu'elle avait trouvé en drifting dans les fils de Thal-Orvën. Et face à la même mémoire revendiquée, tenue serrée par quelqu'un qui la réclamait, la copie ne pouvait pas tenir.

Kael se leva.

Il marcha vers le Nœud Noir, seul, à pas lents. Dans sa main gauche, il tenait le symbole des Passeurs tatoué sur sa paume, il le tenait non pas physiquement, mais de cette façon intérieure que l'Ëlin'Sarën enseignait : la conscience de sa propre marque, le fil qui le reliait à Saranya, à la Louve blanche Silarra, au Tissu qui reconnaissait sa présence.

Il s'arrêta à deux mètres du Nœud.

La masse sombre l'observait. Il sentait l'observation, pas comme un regard humain, mais comme une pression qui cherchait une prise, un fragment de mémoire à attraper, quelque chose de flottant et d'accessible dans ce qu'il portait.

Kael dit, en Elenthaé, à voix haute et sans hésiter :

"Sëran vëlith el-vaëla. Nalin noreth. Ôlinar, ôlinar el-halvë."

Je tisse le fil de l'âme. Je marche dans l'ombre douce. Je traverse, je traverse la belle blessure.

Ce n'était pas une attaque. Ce n'était pas un sort. C'était une déclaration d'identité, la chose la plus difficile à copier, la chose qu'un Nhôvrax pouvait le moins digérer : quelqu'un qui savait exactement qui il était et qui le disait sans honte et sans peur.

Le Nœud Noir répondit.

Il se tendit vers Kael, pas pour l'attaquer, mais pour copier. Pour trouver dans sa mémoire quelque chose qu'il pourrait prendre, quelque chose de flottant. La pression augmenta considérablement. Kael sentit la créature chercher dans ses souvenirs comme des doigts qui fouillent dans une poche, la cicatrice sur sa pommette dont il ne se rappelait plus l'origine, les noms de collègues Passeurs perdus dans des missions impossibles, le visage d'une femme qu'il avait aimée vingt ans plus tôt et qui avait choisi une autre vie.

Il les laissa chercher.

Et il dit, toujours en Elenthaé, toujours à voix haute :

— Je ne me souviens pas de l'origine de cette cicatrice. Ça ne m'appartient plus., Il marqua une pause., Mais je me souviens de chaque mort que j'ai accompagnée. Je me souviens de chaque pont que j'ai tenu ouvert pour que quelqu'un puisse passer. Je me souviens du nom de Daven Harven que je n'ai jamais rencontré mais dont le père m'a parlé ce soir avec des mains froides et une fierté ordinaire et magnifique., Sa voix restait calme, régulière, le débit d'un homme qui récite ce qu'il sait., Ce que tu peux prendre en moi ne te nourrira pas. Ce que j'ai abandonné, je l'ai abandonné délibérément. Ce que je tiens, je le tiens.

La masse du Nœud Noir se contracta.

C'était le signe. Les Tisseurs Silencieux qui avaient étudié les Nœuds Noirs depuis des générations l'avaient noté dans leurs

archives avec la précision froide de leur tradition : la contraction est le signe que la créature cherche à se concentrer. C'est à ce moment qu'elle est la plus vulnérable et la plus dangereuse en même temps.

Kael posa sa main gauche, la paume marquée, contre la surface du Nœud.

La sensation fut indescriptible. Pas de douleur, exactement, quelque chose de plus complexe que la douleur, quelque chose qui avait la texture de toucher des dizaines de mémoires en même temps, comme plonger la main dans une foule. Il sentit les gens de Thal-Orvën, leurs souvenirs, leurs liens, leurs fils emmêlés et fragiles. Il sentit les deux disparus, dont les empreintes mémorielles étaient encore là, intactes, préservées dans la masse comme des insectes dans de l'ambre.

Et il dit, une dernière fois, en Elenthaé :

"Vaël uthen."

Marche en paix.

Pas à la créature. Aux mémoires qu'elle portait.

Le Nœud Noir se dissout lentement, pas en explosant, pas en hurlant, mais en se défaisant, couche par couche, comme une pelote de laine qu'on déroule avec patience. Les mémoires qu'il avait stockées ne retournèrent pas à leurs propriétaires, elles ne le pouvaient pas, c'était une vérité que Kael connaissait et que les gens de Thal-Orvën n'avaient pas encore à connaître ce soir. Les mémoires prélevées ne revenaient jamais exactement comme elles étaient parties.

Mais les fils se libérèrent.

Et des fils libérés, dans un Tissu assez solide pour les soutenir, pouvaient se reformer. Différemment. Pas identiquement. Mais réellement.

4

ÉPILOGUE : CE QUE LE FIL RETIENT.

Kael repartit de Thal-Orvën trois jours plus tard.

Il n'attendit pas de voir si les souvenirs revenaient, il savait que le processus était lent, que certains reviendraient et d'autres non, que les gens de ce village passeraient les prochains mois à redécouvrir les uns les autres avec la maladresse douce de quelqu'un qui réapprend un chemin qu'il croyait connaître par cœur.

Ce n'était pas un échec. Ce n'était pas une victoire totale non plus. C'était ce que la plupart des choses étaient, dans le travail d'un Passeur : quelque chose entre les deux, qui demandait d'être accepté tel quel.

Harven lui serra la main le matin du départ. Pas de discours. Juste une poignée ferme, les paumes des deux hommes ensemble, la marque du Passeur contre la peau calleuse du forgeron.

— Le fils, dit Kael. Daven. Gardez les détails. Les mains froides. Le rire qu'il a fait avec le marteau.

Harven hocha la tête.

— Je sais.

— Non, dit Kael doucement. Vous croyez savoir. Mais les souvenirs qu'on ne répète pas à voix haute finissent par flotter. Répétez-les. À lui. À votre femme. À vos voisins. Donnez-leur un ancrage.

Harven le regarda longtemps.

— C'est pour ça que vous faites ce travail ? Pour dire aux gens de parler ?

— En partie.

— Et l'autre partie ?

Kael ramassa son sac. Il regarda une dernière fois la place principale, la fontaine, les maisons en pierre grise sous le ciel d'automne.

— L'autre partie, dit-il, c'est pour les fois où parler ne suffit pas.

Il prit la route vers l'ouest.

Le vent soufflait dans son dos, un vent d'est, froid et propre, qui sentait la forêt et la terre mouillée et, très légèrement, quelque chose qu'il ne saurait pas nommer mais qu'il reconnaissait : l'odeur particulière d'un Tissu qui vient de se remettre en ordre.

Nalin yelthar, pensa-t-il.

Marche avec le vent.

Il marcha.

Fin du premier cycle de Kael Dorn, Passeur aux confins d'Ereven.

Note de l'auteur fictif :

Ce récit a été transcrit par un Archiviste d'Aether de la Bibliothèque d'Elevera, d'après les témoignages de trois habitants de Thal-Orvën et les notes de mission retrouvées dans les archives

de la Maison des Passeurs d'Avarion. Kael Dorn n'a jamais rédigé de rapport officiel sur cet incident. Dans le registre de la Maison, la mission figure sous la mention administrative : "Résolu. Aucune perte." Ce qui est, pour un Passeur, la forme la plus haute d'épitaphe.

II

CYCLE II : CE QUE LE DRAGON SAIT.

« Hiren el-silmë., Chante l'étoile., Même quand personne n'écoute. » Inscription sur le linteau de la Maison des Passeurs d'Avarion.

5

PROLOGUE :

Ce que les rêves précèdent :

Kael Dorn ne rêvait presque jamais.

Ce n'était pas une fierté ni une plainte, juste un fait qu'il avait noté quelque part dans sa première année d'*Ëlenath*, quand le maître de la sixième année, un vieil homme aux mains translucides nommé Sorvën, lui avait demandé de décrire ses rêves récents et qu'il avait répondu honnêtement : il n'en avait pas. Sorvën l'avait regardé avec une expression indéchiffrable, quelque chose entre l'inquiétude et la fascination, et avait dit : *les Passeurs qui ne rêvent pas font des Passeurs exceptionnels ou des Passeurs brisés. On ne sait jamais lequel tu seras avant qu'il soit trop tard.*

Kael avait trente-deux ans à l'époque. Il en avait maintenant quarante-deux. Il avait décidé depuis longtemps de ne pas se demander dans quelle catégorie il tombait.

Mais depuis son retour de Thal-Orvën, il rêvait.

Chaque nuit, le même rêve. Pas une histoire, pas une séquence d'événements, pas même une image au sens ordinaire du terme. Juste une présence, dans le noir, d'une chose longue

et lumineuse dont il ne voyait jamais la totalité, seulement des fragments, une courbe ailée ici, une vibration de fils lumineux là, un son qui n'était pas tout à fait de la musique mais qui avait la musique quelque part en lui, comme une phrase dans une langue qu'on est sur le point de comprendre.

Le Vélothiir.

Il le savait sans avoir besoin de le voir entièrement. Comme on sait qu'un orage approche avant d'entendre le tonnerre, comme on sait qu'une conversation va mal tourner avant que les mots hostiles soient prononcés. Une certitude de Passeur, construite sur vingt ans de contact avec les bords du Tissu.

Le Vélothiir lui apparaissait dans ses rêves.

Ce n'était pas bon signe.

6

CHAPITRE III : LA MISSION.

La convocation de la Maison arriva un matin de novembre, glissée sous la porte de sa chambre à l'auberge des Trois Fuseaux où il logeait entre deux missions. Une enveloppe de papier épais, scellée à la cire rouge, avec le symbole de la Maison imprimé dessus. Kael la retourna deux fois entre ses doigts avant de l'ouvrir, non par hésitation mais par cette habitude de Passeur de mesurer le poids de ce qu'il tenait avant de l'ouvrir.

L'enveloppe était lourde.

Les convocations légères contenaient des missions ordinaires, des accompagnements de deuil, des rituels de passage dans des villages reculés, des Nhalar de faible intensité à surveiller. Les convocations lourdes contenaient des choses que la Maison ne savait pas formuler simplement, parce que les choses simples n'avaient pas besoin d'une enveloppe aussi épaisse.

Il l'ouvrit.

La lettre était signée par la Première Tisseuse de la Maison, une femme nommée Alaë Vorn qu'il avait rencontrée trois fois en vingt ans, toujours dans des circonstances qui avaient laissé des traces. Elle écrivait dans un style dépouillé, presque

administratif, le style de quelqu'un qui a appris que les mots superflus dans ce genre de message tendaient à être les plus effrayants.

Kael Dorn,

Le Pont de Mireth est en train de se rompre.

Tu sais ce que cela signifie. Trois autres Passeurs ont été envoyés. Deux ne sont pas revenus. Un est revenu, mais il ne parle plus. Nous ne t'envoyons pas parce que nous pensons que tu réussiras. Nous t'envoyons parce que tu es le seul qui reste et que le Pont de Mireth ne peut pas se rompre.

Pars dès que tu peux.

Alaë Vorn, Première Tisseuse

Kael relu la lettre une fois. Puis il la plia soigneusement, la glissa dans sa poche intérieure, et descendit commander un petit déjeuner.

Il mangea avec méthode, comme quelqu'un qui sait que les prochains jours n'offriront peut-être pas beaucoup d'occasions de le faire.

LE PONT DE MIRETH :

Il connaissait le nom. Tout Passeur le connaissait, comme on connaît les noms des grands désastres passés, non pas pour les avoir vécus mais parce qu'ils étaient inscrits dans la formation, dans les avertissements, dans les regards que les anciens échangeaient quand certains mots étaient prononcés.

Le Pont de Mireth était l'un des plus anciens Sarëth des sept mondes, un pont entre Ereven et Milrae, construit, selon les textes, non pas par des mains mortelles mais par la convergence naturelle de deux courants du Tissu qui s'étaient rejoints à cet endroit précis depuis suffisamment longtemps pour créer un passage stable. Il était invisible à l'œil nu. On ne le traversait pas physiquement comme on traversait un pont ordinaire, avec des

pieds et du bois et de la pierre. On le traversait en Elenthaé, en prononçant la séquence correcte de mots dans l'ordre correct, au bon endroit, avec la bonne intention.

Ou plutôt, on aurait pu le traverser. Avant que quelque chose commence à le ronger.

Si le Pont de Mireth se rompait entièrement, la connexion entre Ereven et Milrae disparaissait. Milrae, le plan d'équilibre cosmique, le nœud d'où partaient les lignes du destin, cesserait d'être accessible depuis le monde des humains. Les Intercesseurs ne pourraient plus passer. L'équilibre se déréglerait. Personne ne savait exactement ce qui se passerait ensuite, parce que ça ne s'était jamais produit, mais les théologiens des Tisseurs Blancs avaient des théories, et aucune d'entre elles n'était particulièrement réjouissante.

Deux Passeurs ne revenaient pas. Un était revenu mais ne parlait plus.

Kael paya son petit déjeuner et fit son sac.

Il fallait quatre jours de route pour atteindre la région de Mireth, un plateau venteux dans les hautes terres orientales d'Ereven, à la frontière entre les terres cultivées et les landes où plus grand-chose ne poussait mais où le Tissu avait cette qualité particulière de visibilité que les Passeurs reconnaissaient, cette façon qu'avait l'air d'être légèrement plus réel qu'ailleurs, comme si les couches du monde y étaient plus minces.

Les quatre nuits de route furent quatre nuits de Vélothiir.

La créature ne faisait rien dans ses rêves. Elle était là, longue et lumineuse, ses fils vibrant à une fréquence que Kael sentait dans sa poitrine plutôt que dans ses oreilles. Elle ne s'approchait pas. Elle ne s'éloignait pas. Elle existait, simplement, avec la patience absolue de quelque chose qui n'a pas de raison de se presser parce que le temps ne lui impose pas les mêmes contraintes

qu'aux mortels.

La troisième nuit, quelque chose changea.

Le Vélothiir tourna la tête, ou ce qui faisait office de tête, vers lui. Kael ne vit pas d'yeux, exactement, mais il sentit le regard, cette pression particulière d'une attention qui évalue plutôt que simplement observe. Et dans ce regard, quelque chose passa, une information, pas formulée en mots mais en sensation, la façon dont une main posée sur une épaule communique plus que n'importe quelle phrase.

La sensation était : *dépêche-toi, mais pas pour la raison que tu crois.*

Kael se réveilla à l'aube, les yeux ouverts, parfaitement alerte, avec la certitude que la situation au Pont de Mireth était différente de ce que la lettre d'Alaë Vorn avait décrit.

Pas plus simple. Différente.

Il accéléra le pas.

LE PLATEAU DE MIRETH :

Le plateau apparut au matin du quatrième jour, gris et vaste sous un ciel d'hiver sans nuages, le genre de ciel qui donnait l'impression que la lumière venait de partout et de nulle part en même temps. L'herbe y était courte et tenace, le vent constant et sans malice, le genre de vent qui pousse plutôt qu'il ne frappe.

Kael trouva le campement des Passeurs précédents à mi-plateau.

Deux tentes, montées avec la précision réglementaire que la Maison enseignait, rations rangées, équipement ordonné. Le campement de gens sérieux qui savaient ce qu'ils faisaient. Il n'y avait personne dedans.

À côté du campement, assis sur une pierre plate, les genoux remontés contre la poitrine, il trouva le troisième Passeur.

Une femme d'une trentaine d'années, les cheveux coupés

court, le manteau des Passeurs légèrement déchiré à l'épaule droite. Elle regardait devant elle avec cet air particulier que Kael avait appris à reconnaître chez les gens dont quelque chose d'essentiel avait été altéré, pas absents, pas en état de choc, juste légèrement décalés par rapport à l'endroit où ils se trouvaient physiquement.

Il s'assit à côté d'elle sur la pierre. Pas trop près. Les gens dans cet état avaient besoin d'espace autour d'eux comme d'une bulle protectrice.

— Je m'appelle Kael Dorn, dit-il. Je suis Passeur. La Maison m'a envoyé.

Elle le regarda. Ses yeux étaient normaux, pas vides, il y avait quelqu'un dedans, quelqu'un qui comprenait ce qu'on lui disait. Elle ouvrit la bouche. Rien ne sortit.

Elle ferma la bouche. Essaya encore. Ses lèvres formaient des sons sans les produire, comme quelqu'un qui chante dans le silence.

— Tu parles en Elenthaé ? demanda Kael doucement.

Un battement de paupières. Un signe de tête, minuscule mais précis.

Kael réfléchit un instant. Parmi les choses que le Pont de Mireth pouvait faire à quelqu'un qui s'en approchait trop alors qu'il se rompait, il y avait la dislocation de la voix — pas la perte physique de la capacité à parler, mais la rupture du lien entre la parole et l'intention, le fil entre ce qu'on voulait dire et les sons qui le portaient. Un symptôme de contact trop long avec un Tissu en train de se défaire.

Elle pouvait penser. Elle pouvait entendre. Elle ne pouvait plus parler dans sa propre langue.

— Comment tu t'appelles ? demanda Kael.

Elle tendit la main, ramassa un petit caillou, et traça dans la

terre devant eux : *SAEL*.

— Sael. — Il hocha la tête. — Est-ce que tu peux me montrer où est le Pont ?

Elle se leva sans hésiter, ce qui lui indiqua qu'elle n'était pas traumatisée au point de ne plus fonctionner, juste coincée dans ce silence particulier. Elle marcha vers le nord-est, d'un pas régulier et sûr, et Kael la suivit.

Ils marchèrent vingt minutes sur le plateau avant que Kael sente le Pont.

Il ne le vit pas. Personne ne le voyait, même intact. Mais il le sentit, cette vibration particulière dans le Tissu, comme un instrument désaccordé joué par un musicien qui continue de jouer malgré tout, avec l'obstination de quelque chose qui ne sait pas encore qu'il est en train de mourir.

Sael s'arrêta à une dizaine de mètres d'un endroit qui semblait parfaitement ordinaire, juste un espace de lande comme tous les autres. Elle tendit le bras, poing fermé, pouce pointé vers le bas.

Ne t'approche pas plus.

— Je sais, dit Kael.

Il resta là où il était et ferma les yeux.

Avec les yeux fermés, il pouvait mieux sentir la texture de la situation. Le Pont de Mireth vibrait encore, mais de façon irrégulière, le rythme d'un cœur arythmique plutôt que d'un cœur sain. Il y avait quelque chose autour de lui, pas dedans mais autour, quelque chose qui absorbait sa vibration, qui prenait l'énergie que le Pont émettait et la détournait avant qu'elle puisse se propager correctement dans le Tissu.

Quelque chose qui se nourrissait de lui.

Mais ce n'était pas un Nhôvrax. La texture était différente,

plus ancienne, plus délibérée. Un Nhôvrax se nourrissait par instinct, par nature. Ce que Kael sentait avait quelque chose d'intentionnel.

Il rouvrit les yeux.

— Les deux autres Passeurs, dit-il à Sael. Qu'est-ce qui leur est arrivé ?

Elle ramassa un autre caillou. Traça dans la terre : *ILS SE SONT APPROCHÉS.*

— Et toi ?

MOI AUSSI. MAIS J'AI RECULÉ À TEMPS.

— Qu'est-ce que tu as vu, quand tu t'es approchée ?

Un long silence. Sael regardait la terre devant elle, les sourcils froncés, l'expression de quelqu'un qui essaie de mettre en mots quelque chose qui résiste aux mots. Elle traça lentement : *MON FIL.*

Kael attendit. Elle continua : *MON FIL DU TISSU. JE L'AI VU. IL ÉTAIT TIRÉ VERS LE PONT. COMME UNE CORDE QU'ON TIRE.*

— Quelque chose tirait sur ton fil de Passeur ?

OUI. ET SUR LE LEUR. ET ILS N'ONT PAS RÉSISTÉ.

Kael resta silencieux un moment, regardant l'endroit ordinaire qui contenait quelque chose d'extraordinaire et de très abîmé.

Puis, dans son dos, la nuit précédente lui revint. La sensation du rêve. *Dépêche-toi, mais pas pour la raison que tu crois.*

7

CHAPITRE IV : CE QUE LE DRAGON SAIT.

CE QUE LE DRAGON SAIT

Kael resta assis longtemps après la dernière note, les mains posées sur les genoux, à écouter le silence neuf du plateau.

Il était épuisé d'une fatigue qu'il connaissait bien, la fatigue particulière du chant soutenu, qui ne se logeait pas dans les muscles mais quelque part derrière le sternum, dans l'endroit d'où la voix tirait son intention. Sael s'était rassise à côté de lui. Elle ne le touchait pas, mais elle se tenait plus près qu'avant, à la distance où l'on se met près de quelqu'un avec qui on vient de partager quelque chose qui n'a pas de mot.

Le Pont de Mireth vibrait régulièrement, maintenant. Kael le sentait dans la paume gauche, dans le tatouage, cette pulsation calme et juste, le rythme d'un cœur qui a retrouvé sa cadence. C'était fait. Le travail pour lequel la Maison l'avait envoyé était fait.

Et l'Arakheil était toujours là.

Il le savait. Il le sentait à la lisière de sa perception, cette texture ancienne et délibérée, plus discrète qu'avant, repliée sur elle-même comme un animal qui a perdu sa proie et qui réfléchit. Stabiliser le Pont ne l'avait pas tuée. Cela ne faisait jamais ça. Cela lui avait seulement retiré la nourriture facile, l'énergie chaotique qu'elle prélevait, et un Arakheil privé de nourriture facile ne s'en allait pas docilement.

Un Arakheil privé de nourriture facile cherchait une nourriture plus difficile.

Kael ouvrit la bouche pour le dire à Sael.

C'est à ce moment-là que le ciel changea.

Il ne le vit pas d'abord. Personne ne voyait ces choses d'abord. Il le sentit, comme il avait senti le Pont, sauf que ce n'était pas une dissonance, c'était l'inverse — une présence si vaste et si accordée que tout le reste, le vent, l'herbe, le bourdonnement lointain du Tissu, sembla soudain se ranger autour d'elle, la façon dont une pièce s'organise autour de la seule personne qui sait pourquoi elle est entrée.

Sael fut debout en une seconde. Mais elle ne reculait pas. Elle regardait le nord, là où l'horizon gris rencontrait le ciel gris, et sur son visage il n'y avait pas de peur. Il y avait la chose que Kael avait vue parfois sur le visage des vieux Passeurs de la Maison quand on prononçait certains noms : une reconnaissance qui ressemblait à de la révérence et qui ressemblait aussi à du chagrin.

— Vélothiir, dit Kael.

Il n'avait jamais vu de dragon. Personne à la Maison de sa génération n'en avait vu. On en parlait comme on parlait des fondations d'une maison qu'on habite : présentes, portantes, jamais regardées en face.

Il descendait du nord sans hâte, et il était plus grand que tout

ce que les textes avaient préparé Kael à imaginer, non pas grand comme une chose est grande mais grand comme un paysage est grand, de la grandeur qui ne se compare à rien parce qu'elle ne laisse rien à côté d'elle pour la mesurer. Ses écailles n'avaient pas de couleur que Kael aurait pu nommer ; elles avaient la teinte du Tissu lui-même quand on le regardait de trop près, ce gris qui n'était pas du gris mais l'absence d'une décision sur la couleur. Quand il se posa sur le plateau, à une centaine de mètres, l'herbe ne plia pas sous lui. Le sol ne trembla pas. Il se posa comme une idée se pose dans un esprit, sans poids, et pourtant Kael sentit son arrivée dans chaque os.

Le dragon replia ses ailes. Tourna vers eux une tête longue et patiente, et le regarda avec deux yeux qui n'étaient pas des yeux d'animal, qui étaient les yeux de quelque chose qui avait regardé beaucoup de choses commencer et beaucoup de choses finir et qui avait cessé, il y a longtemps, de confondre les deux.

C'est toi que j'appelle depuis quatre nuits.

La voix n'arriva pas par l'air. Elle arriva par le fil, directement, dans la paume gauche de Kael, dans l'endroit où le Pont vibrait, et il comprit que c'était ainsi que les avertissements lui étaient parvenus dans son sommeil, pas comme des rêves mais comme des vibrations qu'il avait, faute de mieux, traduites en rêves.

— Je suis venu, dit Kael. J'ai stabilisé le Pont.

Je sais. Je t'ai regardé le faire. Tu chantes bien, pour quelqu'un qui chante seul.

— Je ne chantais pas seul.

Le dragon tourna très légèrement la tête vers Sael. Quelque chose passa dans l'air entre eux, bref, que Kael ne sut pas lire.

Non, dit le Vélothiir. *Tu ne chantais pas seul.*

Kael attendit. Il avait appris, avec Sorvën, que devant quelque chose de très ancien on n'avance pas ses questions ; on les laisse

être appelées. Et il sentait qu'il y avait une question, suspendue, que le dragon était venu de très loin pour qu'on lui pose.

— Tu sais quelque chose, dit Kael enfin. Sur l'Arakheil. C'est pour ça que tu m'as prévenu. Pas pour me dire de me dépêcher. *Pour me dire de ne pas faire ce que les deux autres ont fait.*

Oui.

— Alors dis-le-moi.

Le dragon le regarda longtemps. Et quand il parla de nouveau, sa vibration avait changé, elle s'était ralentie, et Kael comprit qu'il entrait dans la part de lui où il gardait les choses qu'il n'aimait pas dire.

L'Arakheil que tu sens là-bas n'a pas toujours été un Arakheil. Aucun ne l'a jamais été. On ne naît pas tisseur corrompu. On le devient, fil après fil, comme on devient n'importe quoi. Celle-ci portait un nom. Elle l'a porté à la Maison, il y a soixante de vos années, avant que tes maîtres aient des maîtres. Elle a passé l'Ëlin'Sarën. Elle a marché les Ponts. Elle a chanté ce que tu viens de chanter, et mieux que toi.

Kael ne dit rien.

Elle a perdu quelqu'un sur un Pont qui s'est rompu pendant qu'elle le tenait. Elle a refusé de lâcher le fil. C'est ainsi que ça commence, presque toujours. Pas par la cruauté. Par le refus de lâcher. Elle a tenu si longtemps, et si fort, qu'à la fin elle a cessé de pouvoir distinguer son fil de celui des autres. Et quand on ne distingue plus son fil de celui des autres, on prend. On ne le décide pas. On prend, parce qu'on a oublié comment ne pas prendre.

Sael s'était immobilisée. Très lentement, elle se baissa, ramassa un caillou, et traça dans la terre un seul mot, et Kael le lut et sentit le froid lui descendre le long de l'échine.

ELLE M'A RECONNUE.

Le dragon baissa la tête vers l'écriture dans la poussière, et

quelque chose dans la longue géométrie de son visage devint plus doux.

Oui, dit-il à Sael, directement, comme s'il avait toujours su qu'elle l'entendrait. *C'est pour cela que tu as pu reculer, et que les deux autres n'ont pas pu. Elle a tiré sur ton fil, et elle a reconnu ce qu'elle tenait. Un fil de la Maison. Le sien, autrefois. Elle a desserré sa prise une fraction de seconde. C'est cette fraction de seconde qui t'a sauvée. Et c'est cette fraction de seconde qui t'a pris ta voix, parce qu'elle a desserré sa prise sur tout sauf sur cela.*

Kael regarda Sael. Sael regardait le dragon, et ses lèvres bougeaient, formant des sons qui ne venaient pas, et pour la première fois depuis qu'il l'avait trouvée sur sa pierre plate Kael vit ce que ce silence lui coûtait vraiment.

— Tu peux la lui rendre, dit-il au dragon. Sa voix.

Non.

— Pourquoi ?

Parce que ce n'est pas moi qui la tiens. Le Vélothiir laissa la phrase reposer. *L'Arakheil tient encore le bout de son fil qui portait la voix. C'est tout ce qu'il lui reste de Sael : ce petit morceau, cette part qui faisait du son. Tant qu'elle le garde, Sael ne chantera pas. Et tant que Sael ne chante pas, vous ne pouvez pas faire la seule chose qui finit un Arakheil.*

Kael comprit avant que le dragon le dise. Il l'avait su, peut-être, depuis le début, depuis qu'il avait senti cette texture intentionnelle autour du Pont.

— On ne peut pas la combattre, dit-il lentement. On ne peut pas la priver. On l'a privée, et elle est toujours là. Alors il reste quoi ?

Il reste ce qui reste toujours, à la fin, avec les choses qui se sont perdues fil après fil. Les deux yeux anciens se posèrent sur lui, et Kael y vit le poids de tout ce que le dragon avait regardé finir. *On*

ne défait pas un Arakheil en coupant son fil. C'est ce que les deux autres ont essayé, sans le savoir, en s'approchant pour réparer. On le défait en lui rappelant le sien. En le chantant non pas vers le silence, mais vers le nom qu'il portait avant. Et ce chant-là, Kael Dorn, il faut deux voix. Une qui n'a jamais connu son nom.

Le dragon tourna la tête vers Sael.

Et une qui l'a connu.

Le vent passa sur le plateau, constant, sans malice, le genre de vent qui pousse plutôt qu'il ne frappe. Sael se tenait très droite dans son manteau déchiré à l'épaule. Elle ne pouvait pas chanter. C'était le problème depuis le début, le problème autour duquel toute la situation s'était nouée comme un fil autour d'un doigt.

Elle ramassa son caillou. Elle écrivit, dans la terre, sous le mot ELLE M'A RECONNUE, un seul autre mot, et Kael le regarda apparaître lettre après lettre, et quand il fut entier il comprit que le chapitre véritable, celui pour lequel le dragon était venu de si loin, ne faisait que commencer.

-COMMENT.

8

CHAPITRE V : CE QU'IL RESTE.

Ils restèrent sur le plateau deux jours.

Pas par choix, exactement. Kael avait besoin de temps pour récupérer, le genre de fatigue que le chant de stabilisation en Elenthaé produisait chez quelqu'un qui n'était pas un oracle ou un Élu-Voilé mais simplement un Passeur qui avait poussé sa voix plus loin qu'elle n'était destinée à aller. Et Sael avait besoin de temps pour une autre raison, une raison que Kael comprit le soir du premier jour, quand il l'entendit faire des sons dans sa tente.

Pas des mots. Des sons. Des fragments de syllabes, les premiers sons qu'un être fait quand quelque chose de noué commence à se défaire.

La stabilisation du Pont avait relâché quelque chose dans le Tissu local. Quelque chose qui avait affecté le fil de parole de Sael, ce lien entre intention et voix que la perturbation de l'Arakheil avait rompu.

Le matin du deuxième jour, elle dit son premier mot.

Son propre nom.

Sael.

Kael l'entendit depuis sa tente et ne dit rien pendant quelques minutes, pour lui laisser le temps de l'apprivoiser. Puis il sortit et lui dit, aussi normalement qu'il pouvait :

— Bonjour.

Elle le regarda. Et dit, avec la prudence de quelqu'un qui vient de retrouver un outil qu'il croyait perdu et vérifie s'il fonctionne encore :

— Bonjour.

Sa voix était rauque, légèrement différente de ce qu'elle avait dû être avant, avec cette qualité particulière des voix qui ont traversé quelque chose. Mais c'était sa voix. Et les mots étaient là.

Ils mangèrent ensemble sans beaucoup parler, la façon dont les gens mangent ensemble quand ils ont partagé quelque chose qu'ils ne savent pas encore comment nommer.

Le deuxième soir, Kael s'assit dehors, comme il l'avait fait la première nuit. Le ciel était clair. Les étoiles au-dessus du plateau de Mireth étaient aussi nombreuses que la nuit précédente.

Le Vélothiir ne vint pas.

Kael attendit une heure. Deux. La nuit était froide et propre et silencieuse, le Tissu autour du Pont vibrait à sa fréquence naturelle, régulière et stable, et il n'y avait aucune présence lumineuse à la lisière de sa vision.

Il rentra se coucher.

Il dormit sans rêves.

9

ÉPILOGUE : CE QUE LE DRAGON SAIT :

Ils repartirent ensemble vers Avarion au matin du troisième jour.

Sael parlait par phrases courtes, économes, le style de quelqu'un qui retrouve une capacité et ne veut pas la gaspiller avant d'être sûr qu'elle tient. Elle posa une question le premier jour de route, une seule, au milieu d'une descente vers les plaines :

— Le Vélothiir. Tu penses qu'il reviendra dans tes rêves ?

Kael réfléchit honnêtement avant de répondre.

— Je ne sais pas. Peut-être que ce qu'il avait à me dire, il me l'a dit. Peut-être qu'il attendait que je sois prêt à entendre quelque chose de précis, et maintenant c'est fait.

— Ou peut-être qu'il reviendra parce qu'il y a autre chose à venir.

— Peut-être.

Sael hocha la tête, l'air de quelqu'un qui avait posé une question sans vraiment s'attendre à une réponse différente.

Ils marchèrent en silence un moment. Puis Kael dit :

— Les deux autres Passeurs. Si l'Arakheil les a pris, leurs fils

sont quelque part dans le Tissu. Peut-être que les Karethûn les ont récupérés.

— Et leurs corps ?

— Leurs corps sont quelque part sur le plateau. On devra y retourner.

— Avec du renfort ?

— Avec du renfort.

Sael réfléchit. Puis : — La Maison va dire que c'est une victoire.

— La Maison aura raison.

— Deux Passeurs perdus.

— La Maison aura raison quand même. — Il marqua une pause. — Les victoires et les pertes ne s'excluent pas. C'est une des premières choses qu'on apprend dans ce travail, et une des dernières qu'on accepte vraiment.

Sael ne répondit pas tout de suite. Puis elle dit, avec la précision de quelqu'un qui choisit ses mots parce qu'ils lui ont manqué et qu'elle ne les prend plus pour acquis :

— Je reviendrai avec toi. Sur le plateau. Pour les chercher.

— Je sais, dit Kael.

Il le savait. Pas parce qu'elle l'avait dit, mais parce que c'était le genre de Passeuse qu'elle était, le genre qu'on reconnaissait à la façon dont elle avait attrapé son épaule dans le vent du plateau sans hésiter, sans calculer, avec la certitude de quelqu'un pour qui la question *est-ce que j'aide ?* n'était pas une question.

Ils marchèrent vers Avarion sous un ciel qui devenait progressivement moins hivernal, le genre de ciel d'Ereven qui contient à la fois la fin de quelque chose et le début d'autre chose, sans indiquer lequel est lequel.

Le Tissu autour d'eux vibrait doucement, régulièrement, le rythme d'un monde qui continue de se tisser.

Kael mit la main dans sa poche et toucha la lettre d'Alaë Vorn,

toujours pliée, toujours là.

Tu es le seul qui reste et le Pont de Mireth ne peut pas se rompre.

Il ne s'était pas rompu.

Kael marcha.

Nalin yelthar.

Fin du second cycle de Kael Dorn, Passeur aux confins d'Ereven.

Note de l'auteur fictif :

Le Pont de Mireth fut inspecté trois mois plus tard par une délégation conjointe des Tisseurs Blancs et des Passeurs. Il était stable. Les corps des deux Passeurs disparus furent retrouvés sur le plateau, intacts, leurs fils récupérés par les Karethûn comme Kael Dorn l'avait supposé. Ils furent ramenés à Avarion et inhumés selon les rites. L'Arakheil ne fut jamais retrouvée. Sael reprit ses fonctions de Passeuse quatre mois après les événements de Mireth. Son premier rapport de mission, bref et précis, fut classé par la Maison sous la mention : "Compétence confirmée." Kael Dorn ne rédigea pas de rapport. La Maison cessa de lui en demander après le dossier de Thal-Orvën.

III

CYCLE III :CE QUE LES GLYPHES ÉCRIVENT.

« Sharë naël., Protège le fil., Même quand le fil n'est plus le tien. » Proverbe des Passeurs, Maison d'Avarion

10

PROLOGUE.

Ce que l'Arakheil laisse derrière elle :

Elle n'avait pas disparu.

Les Passeurs qui avaient rédigé le rapport de Mireth avaient utilisé ce mot, *disparue*, parce que c'était le mot le plus précis dont ils disposaient pour décrire une Arakheil qu'on ne retrouvait pas sur le plateau après les événements. Mais *disparue*impliquait une absence, et une Arakheil n'était jamais vraiment absente. Elle était ailleurs. Et *ailleurs*, pour une créature capable de se déplacer dans les mondes-reflets, de tisser des illusions durables, de manipuler les fils d'un être vivant à distance, pouvait signifier n'importe quoi.

La preuve qu'elle n'avait pas disparu arriva trois mois après Mireth, sous la forme d'un rapport de la guilde des marchands de Velmira.

Des marchands disparaissaient sur la Route des Trois Ponts. Pas tous les marchands. Pas de façon aléatoire. Ceux qui disparaissaient avaient un point commun que personne dans la guilde n'avait mis du temps à identifier parce que personne ne s'y serait attendu : ils étaient tous des gens qui avaient une compétence

particulièrement développée dans leur domaine. Des maîtres artisans. Des navigateurs d'exception. Des négociateurs dont la réputation traversait les frontières.

Ils ne mouraient pas. Ils continuaient d'exister, de travailler, de vivre leurs vies. Mais quelque chose dans leur façon de faire leur travail avait changé. Pas de façon dramatique — les clients qui ne les connaissaient pas avant ne remarquaient rien. Mais ceux qui les connaissaient bien, qui avaient travaillé avec eux pendant des années, décrivaient la même chose : l'excellence avait disparu. La maîtrise restait. La compétence était intacte. Mais ce supplément indéfinissable, ce quelque chose qui distinguait un bon artisan d'un grand artisan, avait été retiré aussi proprement qu'on retire une épine.

Leurs fils de destin avaient été réécrits.

La Maison des Passeurs reçut le rapport. Alaë Vorn le transmit à Kael Dorn avec une note d'une seule ligne : *Tu reconnaîs le travail.*

Ce n'était pas une question.

11

CHAPITRE VI : LA ROUTE DES TROIS PONTS :

Kael et Sael partirent d'Avarion ensemble le lendemain matin.

Ils voyageaient différemment. Kael marchait avec l'économie de mouvement de quelqu'un qui a passé vingt ans à parcourir de longues distances seul, chaque pas calibré pour ne rien gaspiller. Sael marchait plus vite, avec une légèreté qui surprenait Kael chaque fois qu'il l'observait, le genre de légèreté qu'on développe quand on a appris très tôt que la rapidité pouvait être une forme de protection.

Ils avaient eu deux mois pour apprendre à voyager ensemble. Pas assez pour effacer leurs habitudes individuelles, juste assez pour trouver un rythme commun qui préservait les deux.

— Le rapport mentionne sept cas, dit Sael le premier matin. Mais c'est ce qu'ils ont identifié.

— Il y en a probablement plus, dit Kael. Les Arakheil travaillent en strates. Elles commencent par des changements imperceptibles pour calibrer leur technique avant de s'attaquer à quelque chose de plus substantiel.

— Ce qu'elles cherchent à faire sur la Route des Trois Ponts,

c'est quoi ?

Kael réfléchit. C'était la question qu'il se posait depuis qu'il avait lu le rapport, depuis qu'il avait reconnu le style de travail, cette précision chirurgicale, ce choix particulier de ce qu'on prend et de ce qu'on laisse.

— Les Arakheil corrompues ne travaillent pas sans but, dit-il. Elles ont perdu leurs vœux, pas leur intelligence. Elles prennent ce qu'elles prennent pour une raison.

— L'excellence de ces gens. Leur maîtrise particulière. Qu'est-ce qu'on fait avec ça ?

— On la revend. On la greffe. On la transfère à quelqu'un d'autre qui a les moyens de payer ce qu'une Arakheil demande pour ses services.

Sael s'arrêta une fraction de seconde dans sa marche, assez pour que Kael le remarque.

— Quelqu'un commande ça.

— Quelqu'un commande ça.

Ils marchèrent en silence un moment, digérant l'implication. Une Arakheil qui volait des compétences sur commande pour un client humain ou mortel. Un commerce du Tissu. Quelque chose que les textes de la Maison décrivaient comme théoriquement possible mais si rare qu'il n'existait que deux cas documentés dans les archives, les deux datant d'avant la Déchirure du Voile.

— Le client est plus dangereux que l'Arakheil, dit finalement Sael.

— Peut-être. Mais on commence par ce qu'on peut attraper.

12

CHAPITRE VII : VELMIRA.

La Route des Trois Ponts était une voie commerciale ancienne qui traversait les terres du sud d'Ereven avant de rejoindre les ports de Velmira. Elle tirait son nom de trois ponts de pierre identiques, construits selon la même architecture à des intervalles réguliers, que les marchands utilisaient comme points de repère et que les voyageurs plus attentifs reconnaissaient comme trois endroits où le Tissu était légèrement plus mince qu'ailleurs, trois points de convergence naturelle qui n'étaient pas des Sarëth mais qui en avaient la texture.

L'Arakheil avait bien choisi son terrain.

Ils arrivèrent à Velmira au cinquième jour, par une après-midi de décembre où le port sentait le sel et le bois mouillé et la fumée de cheminée, le mélange particulier des villes côtières qui donnait aux voyageurs de l'intérieur l'impression d'arriver dans un autre monde sans avoir traversé aucun pont cosmique.

Kael avait un contact à Velmira, un ancien Passeur nommé Orvën qui avait quitté la Maison vingt ans auparavant pour ouvrir une échoppe de cartographie et qui gardait, par habitude ou par nostalgie, une oreille sur les mouvements du Tissu dans la

région.

Ils le trouvèrent dans son échoppe, penché sur une carte qu'il corrigeait avec la minutie d'un homme qui croit que les cartes imprécises sont une forme de mensonge.

Orvën avait soixante ans, des mains tachées d'encre, et le regard de quelqu'un qui avait appris depuis longtemps à distinguer ce qui méritait son inquiétude de ce qui ne le méritait pas. Il regarda Kael, regarda Sael, regarda le manteau des Passeurs qu'ils portaient tous les deux, et dit sans préambule :

— Elle est là depuis deux mois. Peut-être trois.

— Tu la sens ? demanda Kael.

— Je sens ce qu'elle laisse. — Il posa sa plume. — Les gens qui passent par ici après la Route des Trois Ponts. Certains ont quelque chose de différent dans les yeux. Pas absent. Juste… aplati. Comme une couleur dont on aurait retiré la nuance la plus vive.

— Tu en as compté combien ?

— Onze. Peut-être douze. Il y a une femme, une navigatrice, Teln Avar, qui a traversé il y a six semaines. Je la connais depuis quinze ans. Elle naviguait comme si l'eau lui parlait. Maintenant elle navigue bien. — Il marqua une pause sur le mot *bien* avec le soin de quelqu'un qui sait que ce mot, dans ce contexte, était une forme de condamnation. — Bien.

Sael s'était avancée vers la carte sur laquelle Orvën travaillait. Elle l'étudia un moment, puis posa le doigt sur un point entre le deuxième et le troisième pont de la Route.

— C'est là, dit-elle.

Les deux hommes la regardèrent.

— Comment tu sais ? demanda Orvën.

— Les cas que vous décrivez sont tous des gens qui ont transité entre ces deux ponts. Pas avant. Pas après. — Elle traça du doigt

une zone sur la carte. — Elle s'est installée quelque part ici. Assez près des deux points de convergence pour utiliser leur énergie, assez loin de la route pour ne pas être vue.

Orvën regarda Kael.

— Elle a raison, dit Kael.

— Comment vous comptez l'approcher ?

— Prudemment, dit Kael.

— C'est votre plan ?

— C'est le début du plan.

Ils repartirent le lendemain à l'aube, remontant la Route des Trois Ponts vers le nord, dans la direction inverse des marchands qui la descendaient vers Velmira.

Le premier pont était ordinaire. Le deuxième avait cette qualité particulière de Tissu légèrement plus mince que Kael avait appris à reconnaître, une légère vibration dans la paume de sa main gauche, rien d'alarmant.

Entre le deuxième et le troisième pont, la route traversait une forêt de pins anciens dont les troncs étaient si serrés que la lumière de midi n'atteignait le sol qu'en fines lames obliques. C'était beau et légèrement oppressant, la beauté des endroits qui ne s'intéressent pas à vous.

Sael marcha les premiers mètres dans la forêt, puis s'arrêta.

— Tu sens ça ? dit-elle.

— Oui.

Ce n'était pas une odeur. Ce n'était pas un son. C'était cette qualité particulière de l'air dans les zones où une Arakheil avait travaillé, quelque chose de légèrement trop lisse, comme si les aspérités normales du Tissu avaient été égalisées par quelque chose qui passait régulièrement dessus.

— Elle est active en ce moment, dit Sael.

— Comment tu le sais ?

— La texture change sur les bords. Quand une Arakheil travaille, elle émet une vibration secondaire dans le Tissu autour d'elle. Légère. Mais régulière, comme une respiration. — Elle marqua une pause. — Je l'ai sentie sur le plateau de Mireth juste avant qu'elle tire sur ton fil.

Kael la regarda. Il n'avait pas su ça. Ce n'était pas dans les textes de la Maison, pas dans les archives, pas dans les formations des Passeurs. C'était quelque chose que Sael avait appris par l'expérience directe, par l'exposition, par cette façon particulière qu'avaient certains Passeurs de comprendre les créatures du Tissu non pas en les étudiant de loin mais en les ayant survécues de près.

— Tu peux la localiser ?

— Je peux m'en approcher jusqu'à ce que la vibration soit assez forte pour avoir une direction. — Elle hésita. — Mais si elle me sent avant que j'aie une position précise, elle bougera.

— Alors on fait quoi ?

Sael réfléchit. Son regard se posa sur les arbres autour d'eux, sur les lames de lumière, sur le sol couvert d'aiguilles de pin qui amortissait les bruits de pas.

— On se sépare, dit-elle. Tu marches sur la route, visible, bruyant, comme quelqu'un qui ne cherche pas à se cacher. Tu attires son attention. Moi je passe par les arbres, plus lentement, en me guidant sur la vibration. Quand j'ai sa position, je te fais signe.

— Et si elle tire sur mon fil pendant que tu cherches ?

Sael sourit, un sourire bref et légèrement ironique.

— Tu recules. Tu es assez grand pour reculer tout seul.

Kael considéra le plan. Ce n'était pas le plan le plus élaboré qu'il avait jamais entendu. C'était le genre de plan qui fonc-

tionnait précisément parce qu'il n'était pas élaboré, parce que les Arakheil étaient des créatures intelligentes qui cherchaient les pièges sophistiqués et ne s'attendaient pas aux approches directes.

— D'accord, dit-il.

Il marcha sur la route sans se presser, les mains dans les poches de son manteau, avec l'allure délibérément décontractée d'un voyageur qui n'a pas d'inquiétude particulière. C'était un mensonge, mais c'était le genre de mensonge qu'on pouvait faire en dehors de l'Elenthaé.

Il sentit la présence de l'Arakheil après cinq minutes de marche.

Pas comme il l'avait sentie sur le plateau de Mireth, cette traction directe sur son fil. Plus subtil. Une légère altération de l'air à sa droite, du côté de la forêt, quelque chose qui regardait sans être vu, qui évaluait sans encore agir.

Il continua de marcher.

La tentation était de s'arrêter, de chercher avec ses sens de Passeur, de localiser la créature lui-même. Il résista à cette tentation. Son rôle était d'être visible, d'être intéressant, d'occuper l'attention de l'Arakheil pendant que Sael se déplaçait dans les arbres.

Il pensa aux marchands. À la navigatrice Teln Avar qui naviguait maintenant *bien* au lieu de naviguer *magnifiquement*. À ce qui avait été retiré d'elle avec la précision froide d'une main experte, quelque chose qu'elle ne pouvait probablement pas nommer, qu'elle ne savait peut-être même pas qu'elle avait perdu, parce que les Arakheil ne laissaient pas de vide visible, elles ne prenaient pas assez pour que ça fasse un trou, elles prenaient juste assez pour que ça fasse une nuance.

Il pensa à ça et sentit quelque chose se cristalliser dans sa

poitrine, pas de la colère exactement, quelque chose de plus froid et de plus utile que la colère.

Un coup sec contre un tronc d'arbre, à sa gauche.

Sael.

Il s'arrêta.

13

CHAPITRE VIII : LA RENCONTRE.

Elle était dans une clairière naturelle, à quarante mètres de la route, cachée par les arbres serrés mais visible depuis l'angle précis où Sael l'avait localisée.

Kael la vit d'abord comme une distorsion de l'air, la façon dont une Arakheil occupait l'espace quand elle ne cherchait pas à dissimuler sa présence à quelqu'un qui savait déjà où regarder. Puis la distorsion prit forme, et la forme était celle d'une silhouette humanoïde aux membres légèrement trop longs, aux mains qui se terminaient par des doigts qui n'étaient pas tout à fait des doigts, et dont la peau était couverte de glyphes mouvants.

Kael regarda les glyphes.

C'était la première fois qu'il voyait une Arakheil de près, dans une lumière suffisante et sans l'urgence d'une attaque imminente. Les glyphes sur sa peau bougeaient en permanence, se formaient et se défaisaient comme de l'encre dans de l'eau, des fragments d'Elenthaé qui cherchaient une configuration stable sans jamais la trouver.

Il comprit soudainement, en les regardant, quelque chose qu'il

n'avait pas compris à la lecture des textes : les glyphes n'étaient pas une décoration ni une marque. Ils étaient les restes de ses vœux brisés, qui continuaient de s'écrire et de se réécrire sur sa peau, cherchant indéfiniment la forme qu'ils avaient eue avant la rupture.

Une Arakheil était un être qui portait sur son corps la preuve permanente de ce qu'elle avait détruit en elle-même.

Sael était à sa gauche, à dix mètres, immobile.

L'Arakheil les regarda l'un après l'autre avec ses yeux qui n'avaient pas tout à fait la bonne géométrie. Puis elle dit, d'une voix qui avait la qualité des voix longtemps non utilisées pour une conversation ordinaire, trop précise, trop articulée :

— Deux Passeurs. La Maison envoie deux Passeurs maintenant.

— La Maison envoie ce qu'elle a, dit Kael.

— Ce qu'elle a. — Un son qui aurait pu être un rire si les rires de cette créature avaient encore la texture des rires normaux. — Ce qu'elle a, ce sont des gens qui marchent vers des choses qu'ils ne comprennent pas et qui s'étonnent quand ça les abîme.

— On a l'air abîmés ? demanda Sael.

L'Arakheil la regarda. Quelque chose changea légèrement dans sa posture, une attention plus soutenue, la reconnaissance d'un détail inattendu.

— Toi. — Sa voix était neutre, sans inflexion. — Tu étais sur le plateau de Mireth. Ton fil a une cicatrice.

— Je suis revenue quand même, dit Sael.

— Oui. — L'Arakheil inclina la tête d'un angle légèrement trop grand pour être entièrement naturel. — C'est intéressant.

Kael profita de l'attention de la créature sur Sael pour faire une chose qu'il avait préparée depuis la forêt : il porta sa main gauche à hauteur de poitrine, paume ouverte, le symbole des Passeurs

visible, et il dit en Elenthaé, à voix basse mais distinctement :

“Ôlinar el-halvë. Ôlinar elith.”

Traverse la belle blessure. Traverse la mémoire.

Ce n’était pas une attaque. Ce n’était pas une défense. C’était une adresse directe, en Elenthaé, à quelque chose qu’il avait vu dans les glyphes sur la peau de l’Arakheil : l’écriture qui cherchait sa forme. La mémoire de ce qu’elle avait été.

L’Arakheil se figea.

Pas de façon dramatique. Juste un arrêt dans le mouvement constant de ses membres, une pause dans les glyphes mouvants, une fraction de seconde où quelque chose dans sa structure sembla chercher un équilibre.

— Ne fais pas ça, dit-elle. Sa voix avait perdu sa précision artificielle. Elle était plus ordinaire maintenant, plus brute, le genre de voix qu’on a quand on ne peut plus tout à fait contrôler ce qu’on laisse paraître.

— Quoi ? demanda Kael.

— Tu sais quoi.

— Dis-moi quand même.

Un silence. Les glyphes sur sa peau s’étaient accélérés, se formaient et se défaisaient plus vite qu’avant, comme une agitation intérieure visible à l’extérieur.

— Tu regardes les vœux, dit-elle finalement. Personne ne regarde les vœux.

— Pourquoi ?

La réponse ne vint pas immédiatement. Quand elle vint, elle était différente des autres phrases, moins contrôlée :

— Parce que c’est insupportable d’être regardé là.

Sael bougea.

Pas vers l’Arakheil. Elle s’assit sur une racine d’arbre à sa

gauche, dans le même mouvement naturel qu'on s'assoit quand une conversation prend un tour inattendu et qu'on comprend qu'elle va durer. C'était un geste ordinaire qui disait des choses extraordinaires : on n'attaque pas quelqu'un devant qui on s'assoit.

L'Arakheil regarda Sael s'asseoir. Quelque chose dans sa posture changea, imperceptiblement.

Kael resta debout mais baissa la main.

— Comment tu t'appelais ? demanda-t-il.

— Ce n'est pas ta question à poser.

— Peut-être. Mais je la pose quand même.

Un long silence. Dans le silence, la forêt continuait ses affaires, le vent dans les pins, un oiseau loin, la lumière qui se déplaçait légèrement avec le passage des nuages.

— Thëra, dit-elle finalement. Je m'appelais Thëra.

— Tu étais Tisseuse ?

— Tisseuse Blanche. Pendant dix-sept ans.

Kael hocha la tête. Il ne dit pas *et tu as rompu tes vœux*, parce que c'était évident et que les évidences répétées étaient une façon de fermer les portes plutôt que de les ouvrir.

— Les glyphes sur ta peau, dit-il. Ils s'écrivent en Elenthaé.

— Je sais.

— Qu'est-ce qu'ils essaient d'écrire ?

Elle le regarda avec une expression qu'il ne savait pas lire entièrement, quelque chose entre la méfiance et quelque chose d'autre, quelque chose de plus vieux que la méfiance.

— Le vœu, dit-elle. Ils essaient de réécrire le vœu. Comme si le corps pensait qu'en le réécrivant assez de fois il finirait par être vrai à nouveau.

— Et il ne peut pas.

— Non.

Sael dit, depuis sa racine d'arbre :

— Tu as brisé quel vœu ?

L'Arakheil se tourna vers elle. Ses mains, ces mains aux doigts trop longs, bougèrent légèrement, un geste qui ressemblait à de l'hésitation.

— J'ai tissé quelque chose que je n'aurais pas dû tisser. — Elle s'arrêta. — J'ai changé le destin de quelqu'un sans sa permission. Pas pour lui nuire. Pour le sauver. Pour couper le fil qui le menait vers quelque chose de terrible.

— Et ça a marché ? demanda Sael.

Un silence plus long.

— Oui. — Sa voix était plate. — Il est vivant. Il a eu une bonne vie. Il ne sait pas que c'est moi. Il ne sait pas que ça a eu un prix.

— Le prix, c'est ça, dit Kael. Ce que tu es devenue.

— Le prix, dit-elle, c'est que le vœu ne distingue pas les raisons. Il ne demande pas *pourquoi* tu l'as brisé. Il sait seulement que tu l'as brisé. Et il se retourne.

Le silence qui suivit était différent des précédents. Plus dense. Le genre de silence qui s'installe quand quelque chose d'important a été dit et que tout le monde dans la conversation sait que revenir en arrière n'est plus possible.

Kael dit, prudemment :

— Les marchands sur la Route des Trois Ponts. Ce que tu leur prenais.

— Je travaille pour quelqu'un, dit-elle. Je n'ai pas le choix.

— Tout le monde a le choix.

— Pas quand l'alternative est de cesser d'exister. — Sa voix était redevenue contrôlée, mais différemment qu'au début, pas artificielle, juste soigneusement tenue. — Un Arakheil sans ancrage dans le Tissu se désintègre. J'ai besoin d'énergie pour tenir ma forme. L'énergie que je prends aux autres me permet

de continuer d'être.

— Et tu prends leur excellence parce que c'est ce qu'on te demande, dit Sael. Pas parce que tu en as besoin pour survivre.

Un battement. L'Arakheil ne répondit pas.

— Tu pourrais prendre autre chose, dit Sael. N'importe quelle énergie du Tissu. Il n'y a pas que les fils des gens.

— Je sais.

— Alors c'est une commande. Et quelqu'un paye pour ça.

— Oui.

— Qui ? demanda Kael.

14

CHAPITRE IX : LE NOM DERRIÈRE.

Elle ne donna pas le nom tout de suite.

Elle tournait autour depuis plusieurs minutes, disant des choses vraies mais incomplètes, des fragments d'information qui décrivaient la situation sans la nommer entièrement. Kael reconnaissait ce comportement, il l'avait vu chez des témoins de Nhalar, chez des gens qui avaient quelque chose à dire mais qui avaient besoin de tester le terrain avant de le dire, besoin de savoir si ce qu'ils allaient déposer serait tenu correctement ou laissé tomber.

Ce fut Sael qui trouva l'angle.

Elle dit, depuis sa racine, simplement :

— Tu ne travailles pas pour eux parce que tu le veux. Tu travailles pour eux parce qu'ils te tiennent.

L'Arakheil la regarda.

— Comment ?

— Parce qu'une Arakheil qui a encore assez de cohérence pour avoir une conversation comme celle-là, qui peut prononcer son ancien nom, qui regarde ses propres glyphes avec cette expression, ce n'est pas une Arakheil qui a tout perdu. — Sael

marqua une pause. — Et quelqu'un qui voulait utiliser une Arakheil saurait comment la tenir. Par ce qu'elle a encore.

Le silence fut très long.

— Ils ont le nom, dit finalement Thëra. L'homme que j'ai sauvé. Son nom vrai, celui que personne ne connaît. Ils ont menacé de le défaire rétroactivement. De revenir sur le fil que j'ai tissé et de le couper.

— Rétroactivement, dit Kael. C'est possible ?

— Pour quelqu'un qui a suffisamment de connaissance du Tissu, oui. Ça demande un Arakheil ou quelque chose de pire. Et eux ont moi.

— Donc si tu arrêtes de travailler pour eux, ils détruisent ce pour quoi tu as tout sacrifié.

— Oui.

Kael regarda Sael. Sael le regarda. Une conversation sans mots, le genre de conversation qui ne pouvait avoir lieu qu'entre des gens qui avaient appris à se lire.

Puis Kael dit, en Elenthaé :

"Eär Ëlenath."

Sous les étoiles unies.

Le serment sacré. Le vœu éternel. Il ne le disait pas à Sael. Il le disait à Thëra, avec tout ce que le serment impliquait dans la langue qui ne pouvait pas mentir.

Thëra le regarda avec une expression qu'il ne saurait pas tout à fait décrire plus tard, quand il essaierait de l'écrire dans ce rapport qu'il ne remettrait jamais à la Maison.

— Qu'est-ce que tu promets ? demanda-t-elle.

— Que si tu nous donnes le nom, on trouvera un moyen de protéger l'homme que tu as sauvé sans que tu aies à continuer ce travail.

— Tu ne peux pas promettre ça.

— Je viens de le promettre en Elenthaé.

Un très long silence.

— Davan Sorvën, dit-elle finalement. C'est l'homme qui commande. Il est à Avarion. Il a une boutique de livres anciens dans le quartier des Archivistes.

Kael ne bougea pas. Mais à l'intérieur de lui quelque chose fit un mouvement brusque, comme un fil qu'on tire trop fort.

Sorvën.

Le nom de son maître de sixième année. L'homme aux mains translucides qui lui avait dit, il y avait dix ans : *les Passeurs qui ne rêvent pas font des Passeurs exceptionnels ou des Passeurs brisés.*

— Décris-le, dit Kael, d'une voix parfaitement contrôlée.

Thëra le décrivit. Ce n'était pas son maître. La description ne correspondait pas. Juste un nom en commun, la façon dont les noms se répétaient dans les générations sans signifier de lien.

Il respira.

— Bien, dit-il.

15

ÉPILOGUE : CE QU'ON TIENT ENSSEMBLE.

Ils ne revinrent pas à Avarion immédiatement.

Il y avait d'abord la question de Thëra, une question que ni Kael ni Sael n'avait entièrement résolue mais à laquelle ils avaient donné une réponse provisoire : elle resterait dans la forêt entre les deuxième et troisième ponts, elle cesserait de travailler pour Davan Sorvën, elle trouverait d'autres façons de se nourrir en énergie, des façons qui ne dérobaient rien à personne, jusqu'à ce que la situation soit réglée d'une façon ou d'une autre.

Ce n'était pas une solution. C'était un délai. Mais les délais, dans le travail des Passeurs, avaient souvent plus de valeur qu'on ne le leur accordait.

Ils marchèrent deux jours avant que Sael pose la question qu'elle avait retenue depuis la clairière.

— Davan Sorvën. Tu le connais ?

— Non. Le nom me rappelait quelqu'un d'autre.

— Ton maître de l'*Ëlenath* ?

Kael la regarda.

— Comment tu sais ça ?

— Tu as changé de visage pendant deux secondes quand elle l'a dit. Juste deux secondes. — Sael regardait devant elle. — J'ai appris à regarder les visages des gens quand quelque chose les touche sans qu'ils veuillent le montrer.

Kael ne répondit pas tout de suite.

— Sorvën m'a dit quelque chose, quand j'avais trente-deux ans. Que les Passeurs qui ne rêvaient pas étaient soit exceptionnels soit brisés, et qu'on ne savait pas lequel avant qu'il soit trop tard. — Il marqua une pause. — J'ai rêvé pendant tout ce cycle. Le Vélothiir, puis cette mission.

— Et tu te demandes ce que ça veut dire.

— Je me demande si ça change la catégorie dans laquelle je tombe.

Sael réfléchit à ça pendant plusieurs minutes de marche.

— Je pense, dit-elle finalement, que la question n'est pas exceptionnels ou brisés. Je pense que tous les Passeurs sont les deux, à des moments différents. Et que ce qui compte, c'est ce qu'on fait pendant les moments où on est les deux en même temps.

Kael la regarda.

— C'est très sage, dit-il.

— J'ai eu deux mois pour y penser pendant que je réapprenais à parler.

Ils marchèrent en silence un moment. Puis Kael dit :

— Davan Sorvën. Quand on arrive à Avarion, on le trouve avant de prévenir la Maison.

— Pourquoi avant ?

— Parce que la Maison a des procédures. Les procédures prennent du temps. Et l'homme que Thëra a sauvé ne sait pas qu'il est en danger.

Sael hocha la tête.

— Et Thëra ? demanda-t-elle.

— On lui a fait une promesse en Elenthaé.

— Ça suffit ?

— Pour nous, oui. — Kael regarda la route devant eux, les plaines d'Ereven sous le ciel d'hiver, la direction d'Avarion. — Les Arakheil ne font pas confiance aux promesses. Mais Thëra n'est pas seulement une Arakheil. Elle est encore, quelque part, la Tisseuse Blanche qui a sacrifié ses vœux pour sauver quelqu'un.

— Et c'est ce qu'on protège.

— C'est ce qu'on protège.

Ils marchèrent vers Avarion, côte à côte, dans le vent froid et propre d'Ereven qui sentait la neige à venir et les distances à parcourir et toutes les choses qui restaient à faire.

Nalin yelthar.

Marche avec le vent.

Ils marchèrent.

Fin du troisième cycle de Kael Dorn, Passeur aux confins d'Ereven. Et premier cycle de Sael, Passeuse aux confins de tout le reste.

Note de l'auteur fictif

Davan Sorvën fut arrêté à Avarion treize jours après les événements de la Route des Trois Ponts, dans sa boutique de livres anciens du quartier des Archivistes. Les archives de la Maison des Passeurs ne contiennent aucun détail sur les circonstances exactes de cette arrestation, ni sur ce qui fut trouvé dans la boutique. La section correspondante du registre porte la mention : "Classé. Accès restreint." L'homme que Thëra avait sauvé fut contacté discrètement par Sael trois semaines plus tard. Il n'apprit jamais le nom de celle qui l'avait protégé. Thëra quitta la forêt entre les deux ponts au printemps

suivant. Personne ne sait où elle alla. Les marchands de la Route des Trois Ponts retrouvèrent progressivement ce qu'ils avaient perdu, à des degrés variables, selon une logique que ni Kael ni Sael ne surent expliquer entièrement mais qu'ils choisirent de ne pas chercher à expliquer non plus. Certaines récupérations sont mieux laissées à elles-mêmes.